

LES2SCÈNES  
SCÈNE  
NATIONALE  
DE BESANÇON

# L'ÉTÉ DU CINÉMA FRANÇAIS

JUILLET - SEPTEMBRE 2020



TARIFS 2019-2020	
<b>Ciné à l'unité</b>	
Plein tarif	5 €
Tarif réduit *	4 €
Tarif spécial **	3 €
Vacances au cinéma	3 €
<b>Carte cinéma (10 places)</b>	
Plein tarif	40 €
Tarif réduit *	35 €
Tarif spécial **	25 €
* Personnes de 65 ans et plus, détenteurs de la carte Famille nombreuse, personnes en situation de handicap, abonnés des structures culturelles partenaires de la région, abonnés annuels Ginko, sur présentation d'un justificatif.	
** Jeunes de moins de 26 ans, bénéficiaires des minima sociaux, demandeurs d'emploi et détenteurs de la carte Avantages Jeunes, sur présentation d'un justificatif.	
<b>Informations : 03 81 87 85 85</b>	
<b>www.les2scenes.fr - cinema@les2scenes.fr</b>	

## #ON IRA TOUS AU CINÉMA

**Les mesures de précautions prises début juin pourront être assouplies dans le courant de l'été si l'évolution de la situation sanitaire le permet.**

### Accueil du public

- ouverture de la caisse 30 min avant chaque séance (achat sur place le jour même)
- respect des gestes barrières et des mesures de distanciation

### Dans la salle

- salle ventilée en permanence (pas de climatisation, prise d'air extérieur)
- jauge limitée
- un siège vide entre chaque spectateur ou groupe de spectateur

Licences d'entrepreneur de spectacles  
1-1061735 1-1061736 2-1061737 3-1061738  
Design graphique: Thomas Huot-Marchand  
Directrice de la publication: Anne Tanguy  
Rédaction: Jean-Michel Cretin, Clémentine Guilment,  
Lauren Scabello.  
Impression: L'imprimeur Simon, Ornans  
Papier: Fedrigoni Arcoprint Milk 85g  
Couverture: *Perdrix* ©Pyramide Distribution.

La Scène nationale de Besançon, Les 2 Scènes, est un établissement public de coopération culturelle. Il est subventionné par le ministère de la Culture - Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté, la Région Bourgogne-Franche-Comté, le Département du Doubs et la Ville de Besançon, et bénéficie du soutien du CNC - Centre national du Cinéma, de l'Onda - Office national de diffusion artistique, de la Sacem et du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2014-2020 dans le cadre du projet LaB E23.



Ville de  
**Besançon**

RÉGION  
BOURGOGNE  
FRANCHE  
COMTÉ



## CALENDRIER JUILLET-SEPTEMBRE 2020 AU KURSAAL

### JUILLET

ME. 15	18H & 20H30	PORTRAIT DE LA JEUNE FILLE EN FEU	p. 4
ME. 22	18H & 20H30	UN MONDE PLUS GRAND	p. 6
ME. 29	18H & 20H30	DEBOUT SUR LA MONTAGNE	p. 7

### AOÛT

ME. 5	18H & 20H30	PROXIMA	p. 10
ME. 12	18H & 20H30	PERDRIX	p. 11
ME. 19	18H & 20H30	J'AI PERDU MON CORPS	p. 12
ME. 26	18H & 20H30	LA VIE SCOLAIRE	p. 13

### SEPTEMBRE

ME. 2	18H & 20H30	CEUX QUI TRAVAILLENT	p. 14
ME. 9	18H	DEUX	p. 15
	18H30	CAFÉ-CINÉ	
	20H30	DEUX	p. 15



**Le rendez-vous des spectateurs, ouvert à tous.**

Venez échanger avec les spectateurs qui ont participé à la sélection des films de l'été. Nous évoquerons aussi les programmations des cycles à venir !

**Mercredi 9 septembre à 18h30**

Les cinémas ouvrent de nouveau leurs portes et nous osons enfin envisager l'été 2020 avec un optimisme bienvenu. Nous nous en réjouissons, avec toute la prudence nécessaire. Le cinéma des 2 Scènes reprend donc ses programmations au Kursaal, dans une salle dont la capacité d'accueil sera réduite, chaque séance étant accompagnée d'un ensemble de mesures adaptées pour préserver au mieux chaque spectateur.

Nous vous donnons donc rendez-vous le 15 juillet pour inaugurer ce nouvel Été du cinéma français, dédié comme chaque année à la diversité et la vitalité de notre cinéma d'auteur. C'est un rendez-vous hebdomadaire, un film différent chaque semaine, tous les mercredis soirs du 15 juillet au 9 septembre, avec deux séances, à 18h et 20h30. Ce programme est conçu comme une invitation à voir en salle quelques uns des films que vous avez manqué ces douze derniers mois ou à en découvrir d'autres, passés plus inaperçus et néanmoins remarquables.

Cette sélection réjouissante reflète aussi vos désirs de spectateurs, du moins d'un petit groupe d'entre vous, investis dans les choix qui vous seront proposés tout l'été. L'initiative est née l'an dernier lors des cafés-cinéma, ces rendez-vous réguliers entre le programmateur et le public. Elle a pu se renouveler malgré les contraintes liées à notre confinement. C'est une belle expérience, qui nous permet de rappeler à quel point votre soutien, votre engagement, votre passion pour le cinéma nous sont précieux. Plus que jamais, nous pouvons réaffirmer ensemble notre croyance en un cinéma comme art à part entière et en la salle de cinéma, lieu vivant et fondamental où une relation particulière peut se créer entre les films (projetés dans les meilleures conditions) et chacun d'entre nous. Ce cinéma qui nous ressemble et nous rassemble est bien sûr le vôtre et ne pourra continuer à exister et à s'inventer qu'avec vous. Nous sommes impatients de vous y retrouver !



DU 15 JUILLET AU 9 SEPTEMBRE AU KURSAAL

# L'ÉTÉ DU CINÉMA FRANÇAIS

MERCREDI 15 JUILLET À 18H & 20H30

## PORTRAIT DE LA JEUNE FILLE EN FEU

CÉLINE SCIAMMA – 2H, 2019  
AVEC NOÉMIE MERLANT, ADÈLE HAENEL, LUANA BAJRAMI

PRIX DU SCÉNARIO – FESTIVAL DE CANNES 2019  
MEILLEURE PHOTOGRAPHIE – CÉSAR 2020

**1770. Marianne est peintre et doit réaliser le portrait de mariage d'Héloïse, une jeune femme qui vient de quitter le couvent. Héloïse résiste à son destin d'épouse en refusant de poser. Marianne va devoir la peindre en secret. Introduite auprès d'elle en tant que dame de compagnie, elle la regarde.**

Un éblouissement. Céline Sciamma, déjà brillante avec ses trois premiers films (*Naissance des pieuvres*, *Tomboy*, *Bande de filles*) et ses scénarios pour d'autres (*Ma vie de courgette*, de Claude Barras, *Quand on a 17 ans*, d'André Téchiné), monte encore d'un cran, avec un récit d'une puissance dingue sur l'amour absolu. Inspirée des innombrables peintres femmes oubliées de l'Histoire, et particulièrement durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, sa nouvelle création dynamite la reconstitution d'époque, pour mieux mettre à jour les aspirations d'êtres à la détermination chevillée au corps. Les corsets et les carcans explosent dans la France de 1770, où une portraitiste et son modèle nouent un lien intense, transcendé par la toile. Affûtée comme une flèche, la caméra perce les fioritures, et filme à l'os le désir invincible. Les étoffes, les crayons, les pinceaux, les pas, les parquets bruissent de nuances infinies, saisissant une illumination universelle : le coup de foudre.

Noémie Merlant, en observatrice diaphane, et Adèle Haenel, en sujet scruté aux aguets, irradient dans ce chef-d'œuvre puissamment singulier. Il y a du souffle dans la visée de Sciamma, et dans son geste artistique. De l'ampleur décuplée par son travail sur la retenue et la frustration. De la maestria dans sa science de la durée. Une croyance profonde dans son art et dans sa capacité de transmission. Transmission d'un passé enfoui et d'amours enfuies. Transmission d'un projet filmique où la collaboration est féconde. Réalisatrice, actrices, productrice, chef-opératrice, monteur, chef costumière, chef décorateur... Toutes les âmes impliquées offrent à l'aventure commune la maîtrise de leur métier respectif. C'est l'esprit et le cœur gonflés que l'on quitte ce grand moment sur le regard, le refus et la liberté, auréolé du Prix du scénario et de la Queer Palm au dernier Festival de Cannes. Il méritait la Palme d'or !  
Olivier Péllisson, *Bande à part*



MERCREDI 22 JUILLET À 18H & 20H30

## UN MONDE PLUS GRAND

FABIENNE BERTHAUD — 1H40, 2019  
 AVEC CÉCILE DE FRANCE, NARANTSETSEG DASH,  
 TSERENDARIZAV DASHNYAM

**Partie en Mongolie chez des éleveurs de rennes pour enregistrer des chants traditionnels, Corine pensait pouvoir surmonter la mort de Paul, son grand amour. Mais sa rencontre avec la chamane Oyun bouleverse son voyage, elle lui annonce qu'elle a reçu un don rare et doit être formée aux traditions chamaniques. De retour en France, elle ne peut refuser ce qui s'impose désormais à elle : elle doit repartir pour commencer son initiation... et découvrir un monde plus grand.**

Pour son quatrième long métrage la réalisatrice nous plonge au cœur d'une véritable aventure humaine, au milieu de la steppe mongole, zone recluse du monde, sans eau ni électricité, ni réseau internet. *Un monde plus grand* est une adaptation certes romanesque, mais fidèle, d'un ouvrage autobiographique de Corine Sombrun, *Mon initiation chez les chamanes*, publié en 2004. À la fois sauvage et d'une grande sensibilité, le portrait de la tribu surnommée « peuple des rennes » est retranscrit à la perfection. On doit notamment cela à la collaboration appréciée

de l'auteure qui a été conseillère technique sur les scènes de transe et a participé au scénario ainsi qu'au long travail de repérage photographique effectué en amont du tournage. Le personnage de Corine va rencontrer la chamane Oyun du peuple nomade tsaatan et débutera, malgré elle, un apprentissage du deuil. Cécile de France, passionnée par le sujet qui lui est offert, incarne avec justesse, tantôt fragile, tantôt forte, Corine Sombrun.

Entre documentaire et fiction, la réalisatrice prône l'héritage d'un savoir ancestral, le chamanisme, à travers une observation sensible d'un peuple tourné vers le vivant, en connexion totale avec la nature et des paysages à couper le souffle. Elle veut nous faire vivre une expérience physique, une immersion. Mais comment filmer les trances et les visions ? Fabienne Berthaud explique ainsi sa démarche : « J'ai cherché à ce que le spectateur vive une expérience physique, qu'il ressente plutôt qu'il ne voie. Je n'ai jamais cherché à expliquer. C'est peut-être cela le monde invisible... ». Notons que si les esprits sont présents dans *Un monde plus grand*, il a fallu les interroger afin d'obtenir leur accord. Heureusement lors de cette cérémonie de consultation, ils ont répondu favorablement à la réalisation du film.

Clémentine Guilment



MERCREDI 29 JUILLET À 18H & 20H30

## DEBOUT SUR LA MONTAGNE

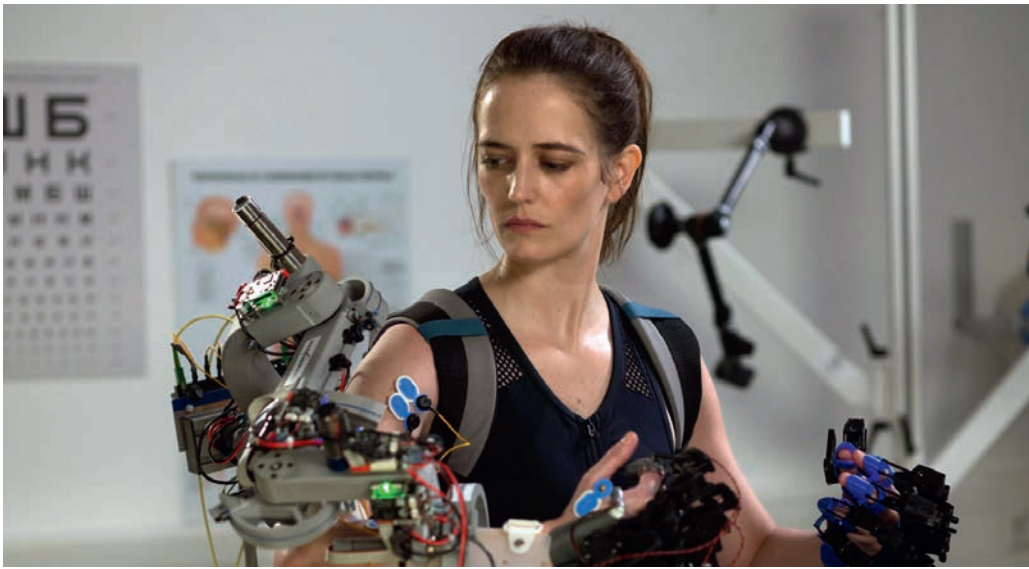
SÉBASTIEN BETBEDER — 1H48, 2019  
 AVEC WILLIAM LEBGHIL, IZIA HIGELIN,  
 BASTIEN BOUILLON

**Stan, Hugo et Bérénice ont grandi dans les montagnes. Ils étaient inséparables. 15 ans plus tard, devenus des adultes un peu abîmés par la vie, ils se retrouvent dans le village de leur enfance. Ces retrouvailles permettront-elles de renouer avec la fantaisie, l'insouciance et la joie de leurs premières années ?**

Bienvenue dans le petit monde à part, toujours fugueur et oxygénant, de Sébastien Betbeder (*2 Automnes, 3 hivers, Le Voyage au Groenland*), et dans son meilleur film à ce jour, un alliage de fantaisie, de gravité et de virages fantastiques, paradoxalement clairs comme de l'eau de roche. On pourrait narrer la délicate histoire de ces deux garçons et de cette fille en quête d'équilibre à la manière d'un inventaire à la Prévert, car chaque détail a son importance : un zèbre et un lama soudain en liberté rappellent qu'il fait bon rester sauvage. Une petite tour enneigée et une météorite tombée du ciel offrent des bouffées de conte de fées. Et une étrange créature attend dans une grotte d'être réconfortée... De la célébration des saisons à la confiance

dans la guérison, cette comédie en altitude invite à de multiples pistes, mais aussi au hors-piste... Pour interpréter ceux qui restent, déchirés entre le refus d'oublier et la nécessité de se débarrasser des fantômes, Sébastien Betbeder a trouvé un trio d'acteurs à la grâce intemporelle : Bastien Bouillon, nouvelle tête montante du cinéma d'auteur, fait de la gêne un joli philtre d'amour. William Lebghil confirme qu'il peut émouvoir par son seul air éberlué. Entre eux deux s'impose Izia Higelin, avec son corps volcanique et sa voix de roc friable, comme dans cette séquence superbe où elle confesse son rapport de dépendance aux hommes. Mais, comme tous les autres personnages du film, elle trouvera une place pour ne plus avoir peur du vide. Guillemette Odicino, *Télérama*





MERCREDI 5 AOÛT À 18H & 20H30

## PROXIMA

ALICE WINOUCOUR – 1H46, 2019  
AVEC EVA GREEN, ZÉLIE BOULANT-LEMESLE,  
MATT DILLON

**Sarah est une astronaute française qui s'apprête à quitter la terre pour une mission d'un an, Proxima. Alors qu'elle suit l'entraînement rigoureux imposé aux astronautes, seule femme au milieu d'hommes, elle se prépare surtout à la séparation avec sa fille de 8 ans.**

De Claire Denis (*High Life*) à James Gray (*Ad Astra*), on assiste à un renouveau du film spatial qui passe désormais par l'intime. *Proxima* participe de ce courant, à ceci près qu'il ne quitte pas le plancher des vaches. L'éloignement de Sarah et Stella commence sur Terre. De la base d'entraînement de l'Agence spatiale européenne, à Cologne, au cosmodrome de Baïkonour, *Proxima* décrit de manière très documentée comment Sarah s'entraîne physiquement et mentalement à vivre dans l'espace. On la voit courir allongée (!), tourbillonner dans une centrifugeuse, répéter les exercices périlleux (certains sous l'eau), s'isoler en quarantaine. À travers cette mise à l'épreuve, on reconnaît le tropisme d'Alice Winocour (*Augustine, Maryland*) pour un cinéma corporel, médical. Un cinéma vigoureux, occupé au centre

par une femme. Le combat de Sarah est d'autant plus louable qu'elle est seule au milieu d'hommes et doit vaincre le machisme ambiant. Son équipage comprend deux autres astronautes, russe et américain. Si le premier est affable, le second (Matt Dillon) la prend de haut. Avant de ravalier son sexisme, bluffé, comme nous, par les performances de sa partenaire. Reste qu'elle est humaine, qu'elle a des failles. C'est ce qui rend Eva Green si convaincante. À la fois machine de guerre et femme ordinaire qui craque dans les toilettes, elle est surtout une mère troublante. Car remuée à l'idée de laisser sa fille, qui sait, peut-être pour toujours — la mort fait partie des risques du voyage. Stella (étonnante Zélie Boulant-Lemesle, jamais mièvre, toujours juste) ne l'ignore pas. Tout ce qui se joue entre elles, le cœur du film, est abordé avec délicatesse et droiture. Leur lien tendre, qu'on ressent fusionnel, est fait d'écoute et d'intelligence, ce qui n'empêche pas les tensions, les peurs, les faiblesses.

*Proxima* est un film à la fois lunaire et pragmatique. À mesure que le jour J (le décollage) approche, une forme de suspense silencieux monte, de même que l'émotion. L'arrivée des astronautes, le public amassé, le compte à rebours, la réalisatrice filme tout cela en suggérant bien la solennité du moment, mais sans rompre le fil de l'intimité. L'envol final à ceci de magnifique qu'il est vécu par la mère, mais aussi par sa fille.

Jacques Morice, *Télérama*



MERCREDI 12 AOÛT À 18H & 20H30

## PERDRIX

ERWAN LE DUC – 1H39, 2019  
AVEC SWANN ARLAUD, MAUD WYLER, FANNY ARDANT

**Pierre Perdrix vit des jours agités depuis l'irruption dans son existence de l'insaisissable Juliette Webb. Comme une tornade, elle va semer le désir et le désordre dans son univers et celui de sa famille, obligeant chacun à redéfinir ses frontières, et à se mettre enfin à vivre.**

Pour décrire l'effet de sidération douce que procure le film, le mieux est encore d'en faire le résumé, une grande part de sa singularité tenant dans ses multiples lignes de récit : Pierre Perdrix est un gendarme au quotidien rangé que vient bousculer sa rencontre avec Juliette Webb, une SDF graphomane victime du vol de sa voiture par des nudistes révolutionnaires.

D'un côté, elle (Maud Wyler, une révélation) et son pedigree d'orpheline fière de l'être, bavarde impénitente bouffée par la solitude, reine des monologues sans queue ni tête. Quoi que. Et de l'autre côté, lui (formidable Swann Arlaud, ex-*Petit Paysan* récompensé par le César du meilleur acteur en 2018) qui ne souffre pas de n'avoir plus de clan mais en subit les maléfices. Avec l'impériale Fanny Ardant pour commencer,

sa mère, puis le frère – l'autre fils – joué par le génial Nicolas Maury et sa fille ado : une championne de ping-pong qui joue contre elle-même dans sa chambre. On se demande comment de ce fatras d'affects fossilisés peut naître une histoire d'amour, mais le miracle a lieu. Un prodige qui prend corps dans un entrelacs de situations loufoques. Mais il ne s'agit pas ici que d'un songe d'amour, car Le Duc imagine toutes les manières de faire rire, ou sourire, avec cette exigence prolifique et cet appétit pour toutes les gammes de la comédie, proche en ce sens d'un Pierre Salvadori qui, avec *En liberté !* l'année dernière, ravivait la flamme de la comédie policière en ballet sophistiqué, ou encore Thomas Cailley et ses *Combattants*, entre le survival acrobatique et le film de bidasse. Face aux cadres préétablis – et parfois confortables – de nos existences, *Perdrix* est une comédie romantique endiablée, une bizarrerie sublime, doublées d'une farce mélancolique et attachante.

Emily Barnett, *Les Inrocks*



MERCREDI 19 AOÛT À 18H & 20H30

## J'AI PERDU MON CORPS

JÉRÉMY CLAPIN – 1H21, 2019

CÉSAR DU MEILLEUR FILM D'ANIMATION 2020

GRAND PRIX SEMAINE DE LA CRITIQUE - CANNES 2019

GRAND PRIX & PRIX DU PUBLIC - ANNECY 2019

**À Paris, Naoufel tombe amoureux de Gabrielle. Un peu plus loin dans la ville, une main coupée s'échappe d'un labo, bien décidée à retrouver son corps. S'engage alors une cavale vertigineuse à travers la ville, semée d'embûches et des souvenirs de sa vie jusqu'au terrible accident. Naoufel, la main, Gabrielle, tous trois retrouveront, d'une façon poétique et inattendue, le fil de leur histoire...**

D'abord une question. L'adorable petit Naoufel demande à son père comment attraper une mouche. « Il faut viser à côté, là où elle ne s'y attend pas. » La réponse paternelle annonce à sa façon comment ce premier long métrage d'animation, constamment étonnant et bouleversant, va raconter une histoire apparemment toute simple : la vie, empêchée, mais portée par l'espoir, d'un jeune homme d'aujourd'hui. Et si l'art de Jérémy Clapin de jouer entre présent et passé plus ou moins lointain est d'une totale lisibilité, il complique l'exercice critique, tant il serait dommage de trop déflorer ce tendre thriller. Après, donc, ce court prologue enfantin, *J'ai*

*perdu mon corps*, Grand Prix du festival d'Annecy, démarre sur une main... coupée, entreposée dans un laboratoire, et qui décide de s'échapper. Séquence d'évasion digne des meilleurs films noirs et pendant laquelle, grâce à un hallucinant sens du cadre et du montage, on retient son souffle. Parallèlement, la main, celle de ce même Naoufel devenu jeune homme, se souvient de son enfance. Quand elle était, justement, celle d'un petit garçon qui rêvait encore d'être à la fois cosmonaute et concertiste, qui jouait du piano avec sa maman ou laissait glisser du sable entre ses doigts. Autant de merveilleuses sensations tactiles rendues par un dessin d'une poésie fluide. Cette main tenait aussi le micro d'un magnétophone avec lequel le garçonnet enregistrerait les bruits du monde, et l'amour de ses parents : la puissance de cette animation réside, également, dans sa célébration du son, organique et mélancolique.

Quel est l'horizon possible pour un jeune homme arraché à ses origines, à ses rêves, maladroit en amour, maladroit tout court ? Avec son dessin si pur, tout en perspectives, ses décors de banlieues et de chantiers comme tendus vers le ciel, mais aussi son écriture aussi précise que drôle, Jérémy Clapin répond en fusionnant tous les genres de cinéma. Pour former un superbe mélo. *J'ai perdu mon corps* pourrait bien offrir la main qu'on attendait : celle à mettre une bonne fois pour toutes dans la figure de ceux qui osent encore prétendre que l'animation n'est pas du cinéma.

Guillemette Odicino, *Télérama*



MERCREDI 26 AOÛT À 18H & 20H30

## LA VIE SCOLAIRE

GRAND CORPS MALADE, MEHDI IDIR – 1H51, 2019

AVEC ZITA HANROT, LIAM PIERRON, SOUFIANE GUERRAB

**Samia, jeune CPE novice, débarque de son Ardèche natale dans un collège réputé difficile de Saint-Denis. Elle y découvre les problèmes récurrents de discipline, la réalité sociale pesant sur le quartier, mais aussi l'incroyable vitalité et l'humour, tant des élèves que de son équipe de surveillants.**

Quand le slameur Grand Corps Malade et son compère de cinéma, Mehdi Idir, se lancent dans l'écriture et la réalisation d'un film, c'est pour évoquer ce qu'ils connaissent de près. Et pour porter sur les personnages qu'ils mettent en scène un regard bienveillant destiné à révéler la part positive de chacun d'eux. Leur premier long métrage sorti en 2017, *Patients*, tiré du livre autobiographique de Grand Corps Malade, racontait le quotidien, dans un centre de rééducation, d'une poignée de jeunes gens gravement traumatisés. Leur deuxième film, *La Vie scolaire* s'inspire cette fois de leurs souvenirs de collège en Seine-Saint-Denis. Utilisant ce qu'ils avaient vécu et observé, ils ont bâti un scénario à partir d'un personnage central, une conseillère principale d'éducation (CPE) autour de laquelle convergent toutes les histoires. En particulier,

celles des élèves de l'établissement. La CPE en question se nomme Samia (Zita Hanrot) qui vient tout juste de débarquer, depuis son Ardèche natale, dans un collège sensible de Seine-Saint-Denis. C'est à travers son regard que l'on découvre le personnel enseignant, les surveillants et les étudiants qui tous, à un moment où un autre, seront confrontés à elle. Absentéisme, délinquance, encadrement familial déficient mènent tout droit les jeunes à l'échec mais Samia s'accroche et tente de leur redonner confiance. *La Vie scolaire* ne verse ni dans la gravité ni dans le pathétique. Comme dans leur précédent film, *Grand Corps Malade* et Mehdi Idir injectent au récit un humour dont la vertu est d'exprimer toute l'énergie et l'élan de vie qui habitent les personnages. Cet humour tient lieu de discours, conjurant le drame par une gaieté qui révèle le meilleur de ces jeunes. Véronique Cauhapé, *Le Monde*



MERCREDI 2 SEPTEMBRE À 18H & 20H30

## CEUX QUI TRAVAILLENT

ANTOINE RUSSBACH – 1H42, 2019  
AVEC OLIVIER GOURMET, ADÈLE BOCHATAY,  
DELPHINE BIBET

**Cadre supérieur dans une grande compagnie de fret maritime, Frank consacre sa vie au travail. Alors qu'il doit faire face à une situation de crise à bord d'un cargo, il prend – seul et dans l'urgence – une décision qui lui coûte son poste. Profondément ébranlé, trahi par un système auquel il a tout donné, le voilà contraint de remettre toute sa vie en question.**

Son premier film à peine sorti, le trentenaire genevois Antoine Russbach en profite pour annoncer les deux suivants (du moins tels qu'il espère pouvoir les mener à terme), *Ceux qui combattent* et *Ceux qui prient*, dont on imagine que la trilogie ainsi formée, avec le liminaire *Ceux qui travaillent*, dresserait un état des lieux très modérément funky de l'état de nos sociétés occidentales. Car à l'évidence le néophyte suisse n'est pas tant là pour nous faire danser sur les tables que pour donner matière à réflexion. Dossier instruit, *Ceux qui travaillent* – situé dans les eaux troubles du biotope où plongent déjà Laurent Cantet, Stéphane Brizé ou Nicolas Silhol – interroge ainsi les rouages du capitalisme

en général, et la responsabilité morale d'un serviteur du système en particulier, à travers une étude de cas édifiante, cependant que judicieusement équivoque. Employé d'une grosse compagnie de fret maritime, Frank prend un jour sans concertation une décision qui va lui coûter son poste. Aucune intention de nuire explicite n'a guidé un choix, certes immoral, mais qu'on hésitera pourtant à taxer de cynique, juste le souhait de servir au mieux les intérêts de l'entreprise où, accompli par le dévouement, il a gravi les échelons. Devenu bouc émissaire, le cadre supérieur se retrouve alors à devoir endosser les habits trop grands d'une forfaiture collective, jusqu'à se poser en victime expiatoire sacrifiée sur l'autel d'un libéralisme dans lequel il continue néanmoins de vouloir surnager. Un statut ambivalent, densifié par un profil psychologique sans concession qu'assume crânement le toujours irréprochable Olivier Gourmet, véritable mur porteur d'un drame social implacable et glaçant, cependant que jamais rébarbatif en dépit de son âpre thématique. Gilles Renault, *Libération*



MERCREDI 9 SEPTEMBRE À 18H & 20H30

## DEUX

FILIPPO MENEGHETTI – 1H35, 2020  
AVEC BARBARA SUKOWA, MARTINE CHEVALLIER,  
LÉA DRUCKER

**Nina et Madeleine sont profondément amoureuses l'une de l'autre. Aux yeux de tous, elles ne sont que de simples voisines vivant au dernier étage de leur immeuble. Au quotidien, elles vont et viennent entre leurs deux appartements et partagent leurs vies ensemble. Personne ne les connaît vraiment, pas même Anne, la fille attentionnée de Madeleine. Jusqu'au jour où un événement tragique fait tout basculer...**

*Deux* est une opportunité rare de retrouver deux comédiennes immenses, Barbara Sukowa et Martine Chevallier. Et l'occasion n'est pas anodine : pour son premier film, Filippo Meneghetti offre à chacune l'un des plus beaux rôles de sa carrière. L'ancienne égérie des films de Fassbinder, Barbara Sukowa, prête ses délicieuses intonations germaniques au profil de Nina, meneuse éruptive, célibataire à la crinière ébouriffée, au regard intense, à qui « on ne la raconte pas ». La seconde, l'incomparable reine de théâtre Martine Chevallier joue Madeleine. Mère d'Anne

(Léa Drucker) et de Frédéric (Jérôme Varanfrain), elle est douce, mélancolique, souvent hésitante. Portant le poids d'une culpabilité opaque, Madeleine cache à ses enfants le désamour qu'elle éprouve pour leur père disparu et... la passion brûlante qui l'unit à sa voisine de palier. À la suite d'une introduction étonnante, Filippo Meneghetti est au plus près de ses personnages dans un format cinémascope très étudié, apportant souffle et grandeur aux scènes d'appartement de son huis clos. Il scrute avec beaucoup d'attention les visages, dissémine avec parcimonie des indices psychologiques et événements marquants afin de ménager une forme saisissante de thriller. Sans pathos ni lourdeur, il parvient à créer une tension haletante via un jeu de portes, d'objets et de miroirs, dans lequel Barbara Sukowa s'engouffre aisément. Les seconds rôles entourant les deux comédiennes sont au diapason de ce spectacle inspiré : Léa Drucker, en tête, complète le puzzle de cet amour caché, traqué par le « regard des autres », leitmotiv palpitant du film. L'aide à domicile prise en étau, Muriel Benazeraf, parachève la montée graduelle des diverses émotions à laquelle nous sommes soumis : avec un zeste du réalisme aigu de Michael Haneke (*Amour*, 2012), une pointe de la tension millimétrée de *Jusqu'à la garde* de Xavier Legrand, Filippo Meneghetti nous attache aux pulsations des cœurs enflammés de ses actrices et de leur quête de liberté : au final, *Deux*, ultra-maîtrisé, fin et décomplexé, est un très beau film. Olivier Bombarda, *Bande à part*





# AU KURSAAL

Place du Théâtre - 25000 Besançon

Renseignements : 03 81 87 85 85

[cinema@les2scenes.fr](mailto:cinema@les2scenes.fr)

[www.les2scenes.fr](http://www.les2scenes.fr)

**Suivez l'actualité cinéma !**



@cinemaLes2Scenes



@cinema\_les2scenes